

Les traditions aujourd'hui

En arrivant ici, avant de monter, je me suis arrêté un instant. J'ai vu sur la porte une affiche pour le tai-chi-chuan et une autre pour le hatha-yoga, on en voit un peu partout à Paris, à Berlin, en Angleterre, en Amérique et surtout en Californie. Ces deux affiches montrent à quel point la présence de méthodes orientales fait partie du paysage urbain. Ce n'était pas le cas évidemment dans ma jeunesse. Et j'ai pensé au mois de novembre dernier lors que j'étais dans les montagnes près de Xian, à un moine taoïste qui s'exerçait tout seul au tai-chi-chuan, les sabres à la main. Il le faisait pour lui-même, tout seul. Entre cette solitude d'une part, et cette publicité d'autre part, je sentais déjà le sujet de notre réunion d'aujourd'hui qui est consacrée, après avoir évoqué le monde moderne et certains aspects de sa crise, à l'évocation de certaines des solutions qu'on propose en réponse à la crise du monde moderne.

J'ai noté une phrase de Paul Serant dans son livre sur Guénon : "*Il y a pire que la spiritualité c'est la spiritualité à rebours*" (et "A rebours" est le titre d'un des livres de Huysmans). Il y a également une phrase que je veux placer en exergue à notre rencontre d'aujourd'hui: "*Que le sage ne vienne pas nous déranger avec sa sagesse !*", mais comme je ne me sens nullement un sage et que j'ai l'impression que je ne dérange pas, on va se lancer et discuter.

Je disais que cette présence, cette omniprésence de techniques comme le yoga pour tous en quelques leçons, la cuisine macrobiotique, la méditation accessible à chacun, est devenue un leitmotiv de nos vies quotidiennes.

Il y a quelques jours, j'étais invité à une représentation de moines tibétains au Théâtre des Cultures du Monde. Avant de commencer la danse, le maître spirituel a fait un discours qui était absolument comparable à ceux de Billy Graham à la télévision. Il disait qu'en méditant quelques minutes par jour, ça faisait beaucoup de bien, mais il ne disait pas comment méditer, de quelle manière, et sur quoi méditer. Il présentait cela comme une injection de médicaments. Après quoi on a eu les danses sans interruption.

Je pense en ce moment à un cas de conscience auquel j'ai été confronté il y a bien une vingtaine d'années alors que j'étais déjà à l'UNESCO. Il s'agissait de faire venir à Paris un groupe de derviches de l'ordre des Mevlevi appelés communément derviches tourneurs. Vous voyez que le sujet est la présence de techniques initiatiques ou spirituelles en Europe, ces temps-ci. Je suis donc allé en Turquie et suis parti à leur recherche, je savais qu'ils existaient. J'ai rencontré le Ministre de la Culture qui m'a dit : "*Ce sont des criminels qui tombent sous le coup de la loi des associations du Code Pénal et si on les retrouve, on les met en prison. Mais on ne les retrouvera pas parce qu'ils n'existent pas*". Je venais d'en voir et de dîner avec eux la veille, j'étais un peu embarrassé mais je n'ai pas dit que je venais de les rencontrer. Et il a ajouté "*Allez voir le Premier Ministre*". Alors je suis allé voir le Premier Ministre qui m'a affirmé "*Moi, je ne peux rien, c'est le Président de la République qu'il faut voir et son Cabinet*". Mais il m'a tout de même dit qu'ils existaient. Encore une fois, cela se passait il y a vingt ans, maintenant c'est très

différent et tout à fait entré dans les moeurs, mais il y a vingt ans c'était fort difficile. Alors je suis allé voir le Président. Heureusement, il se trouvait qu'il y avait dans son cabinet des gens qui avaient connu mon père....

Et j'étais venu proposer non pas de mettre les derviches tourneurs sous protection spirituelle - ils n'en n'avaient pas besoin - mais sous protection culturelle internationale, c'est à dire qu'une expression d'adhésion spirituelle était volontairement truquée par moi, traitée comme du théâtre, comme une expression culturelle. En tant que bien culturel vivant, je pouvais obtenir que, par l'intermédiaire d'une association profane comme l'UNESCO, ils aient une garantie, ils aient la vie sauve. Par la suite j'ai même pu obtenir la remise en état de leur teke qui tombait en ruines. Alors j'ai dit au Président *"Voilà, l'UNESCO souhaiterait mettre les derviches tourneurs sous protection du patrimoine culturel vivant"*. Sous ce biais, il a accepté.

J'ai eu ensuite une entrevue avec le cheik des derviches tourneurs et je lui ai dit : *"Ca me gêne quand même parce que voilà le dilemme : afin de vous protéger, je suis obligé de vous profaner. J'essaye de faire que la tradition persiste, mais pour qu'elle persiste je suis obligé de la traiter comme une forme théâtrale d'ethnologie culturelle. Qu'est-ce que vous en pensez ? Si vous êtes contre, je laisse tout tomber"*. Il m'a répondu : *"Ne laissez rien tomber, ça nous est absolument indifférent. Nos buts sont tout à fait autres, et nous préférons sauver quelques personnes et pouvoir introduire une demande pour restaurer notre teke, notre couvent. Ce qui se passe dans notre for intérieur, dans notre conscience et nos états d'âme quand nous invoquons, ça n'appartient pas au public, ça n'appartient pas à l'UNESCO, ça n'appartient pas au gouvernement turc, c'est quelque chose qui sera jugé au jour du Jugement Dernier"*. Et ce qui m'a frappé le plus : *"Nous sommes censés tourner à la fin du monde et s'il n'y a qu'un seul derviche à la fin du monde, il va danser tout seul. De même, nous sommes censés danser avec l'univers tout entier, avec les vivants, avec les morts, avec les arbres, avec les pierres, les rochers, les arbustes. Alors qu'est-ce que ça peut nous faire qu'il y ait quatre ou cinq cents personnes dans une salle de théâtre 1 Nous sommes amenés à tourner..."*

Vous savez que la danse des derviches est double : elle est cosmique parce qu'elle est giratoire à l'intérieur du polygone à huit côtés¹ mais elle est individuelle, c'est la metanoia, le retour de l'âme sur soi-même par le fait que c'est un tour sur soi.

Et le cheik a ajouté... *"Vous savez que l'une des conditions de la danse des derviches est que les différents âges de la vie soient représentés."* Et en effet quand ils dansent, il faut toujours qu'il y ait un homme mûr, un vieillard au moins, et un enfant de six, sept ans. Et j'ai vu l'enfant quand il avait six ans, il était entièrement pur.

Mais pour le cheik et pour la plupart des derviches, le fait qu'ils se produisent au théâtre de la Ville ou, au Châtelet, en Angleterre ou en Amérique, cela n'influençait en rien la qualité de leur témoignage, et c'est cela l'introduction que je voulais faire. Qu'ils parlent ou qu'ils dansent sur une scène de théâtre devant quatre cents personnes, qu'ils dansent seuls devant Dieu à la fin du Monde ou qu'ils dansent pour toute l'humanité, c'est égal, ça revient au même. L'âme n'attend pas le paradis, n'attend pas l'enfer, elle est. Voilà l'attitude : il ne s'agit pas de s'adapter

¹ La salle du teke des derviches tourneurs a une forme octogonale.

pour essayer de faire passer un message, d'entamer un dialogue mais d'être et de témoigner. Le reste, on le saura ensuite et Dieu le sait. Et c'est là, l'attitude du maître véritable.

Autre expérience personnelle qui se rapporte à la musique traditionnelle : il y a pas mal d'années à l'UNESCO, nous avons décidé de faire connaître en Europe la musique indienne. On avait fondé une association avec Alain Daniélou et quelques autres et on avait fait venir un musicien parfaitement inconnu qui maintenant est devenu célèbre, Ravi Shankar. Quand il est venu la première fois à Paris, aucune salle de théâtre n'a voulu le présenter, ils disaient qu'il n'y aurait pas de public, que les risques étaient trop grands. On l'a présenté à l'association du personnel de l'UNESCO pour une séance gratuite après les heures de travail, il y a eu douze personnes. Depuis lors, évidemment ça a beaucoup changé. Maintenant ça a changé dans l'équivoque, car certains puristes estiment que Ravi Shankar ne vaut plus rien, alors que c'est un initié qui a suivi la voie des sons, la voie de la musique avec beaucoup de discipline et d'attention.

Pour la musique sacrée comme pour la danse sacrée, le point de départ est le même : pendant très longtemps, on ne fait entendre aucun son, on ne danse pas, on reste assis par terre et on attend sans rien faire, on apprend d'abord à respirer. C'est là la première forme de l'initiation avant de commencer à danser ou à faire de la musique et ça dure très, très longtemps, ça peut durer plusieurs années et il ne faut pas montrer d'impatience. La première condition pour apprendre à bouger, c'est de savoir rester assis, accroupi, immobile. La première condition pour apprendre à produire un son, c'est le shabdabrahman, le son qui est au-delà du son, au-delà de la musique - celui d'ailleurs que les pythagoriciens connaissaient bien - ça consiste uniquement à rester tranquille, ne rien faire, attendre. Mais cette vibration d'attente et de tranquillité assise contient en germe toute musique et toute danse, elle est déjà là, et c'est lorsque le maître juge que cette respiration et cette attente sont atteintes qu'il autorise à danser. La danse n'est qu'une conséquence extérieure de l'initiation. Elle permet d'aller quelque part, plus loin, mais toute technique commence par une longue attente où il ne se passe rien, qu'il s'agisse du tir à l'arc dans le zen, du travail avec les massues (la gymnastique avec les massues en Iran), de la danse des derviches tourneurs ou de jouer un raga. Le Rig-Véda le dit : *"Il faut accéder au-delà de l'être et du non-être, à un niveau qui dépasse et l'être et le non-être, et où le Tout respire sans bouche et sans visage"*. C'est cette respiration sans air, sans bouche, sans visage, qui est tout. Et le reste est une étape qui intervient en son temps et qui doit de nouveau mener à une autre forme d'innocence.

J'ai vu par exemple, au Japon, un musicien qui jouait du shamisen, une sorte de guitare coréenne avec un long manche et une caisse de résonance comme un banjo mais allongée ; nous étions à une conférence et nous lui avons dit que nous avions deux heures devant nous pour l'entendre. Il a répondu que ce serait trop peu. En effet, il a juste eu le temps de confectionner son instrument et de l'accorder. Il faut savoir que pour jouer un morceau de musique traditionnelle, il faut à chaque fois assembler son instrument qui est en pièces détachées. C'est pourquoi tout le jeu de l'accord de l'instrument est tellement important, tellement long et tellement délicat, pour une oreille juste. Il commence par ajuster le manche à l'intérieur de l'instrument et à l'accorder interminablement. Et pendant les deux heures que nous avons

passées chez lui, il a tout juste eu le temps de changer de costume - il a mis un costume de cour de monter l'instrument et de l'accorder. Il était prêt à jouer et nous, nous devions partir. Mais en fait, il avait déjà joué, l'audition du morceau était rendue inutile par la mise en condition de l'artiste, qui a entraîné la mise en condition aussi de mon ami et de moi-même, et on est partis régénérés.

Voici donc quelques exemples qui montrent que les techniques initiatiques orientales demandent beaucoup de temps et beaucoup de patience. Ce ne sont pas des recettes, il n'y a pas de savoir-faire, de *know-how* ; c'est savoir être, d'abord. Il faut y aller, soi-même, en oubliant tout ce qu'on croyait savoir, toute habileté. Donc, c'est le contraire d'une acquisition, c'est un laisser-aller total qui est la condition de toute acquisition ultérieure. Et le maître des bouquets japonais, le maître de tir à l'arc, comme le maître chez les moines bouddhistes, traitent de la même chose. Ils parlent de la même chose ou, mieux, ils ne parlent pas mais ils témoignent de la même vérité, et tout se rejoint finalement, de même que les traditions, qu'il s'agisse de kabbale, qu'il s'agisse de soufisme ou de védisme, se rencontrent et sont différentes manières de proférer l'universel et la Vérité Une, et si elle est multiple et sectaire c'est donc qu'elle n'est pas.

Une image me reste, qui m'a très fortement marqué et qui montre l'attitude du maître envers les disciples et envers ce qu'il fait. Voici l'histoire je devais introduire un de mes amis photographes auprès d'un maître des fleurs qui avait loué dans un hôtel une suite avec un salon et une chambre à coucher (ça a une signification pour la suite de l'histoire. Nous arrivons. Nous sommes reçus dans le salon. Le photographe dit :

- *"Je voudrais prendre des photos de vous en train de fabriquer le bouquet. On vous verrait, vous avec les matériaux du bouquet, ensuite on verrait le bouquet en train de s'assembler, et à la sixième ou la septième photo, on verrait le bouquet terminé"*.

Le maître de fleurs dit :

- *"Oui, oui, je comprends, d'accord - et il souriait niaisement - je vais faire cela : je vais me retirer et je vous fabrique le bouquet"*.

Alors le photographe pense qu'il n'a pas compris et il me demande de lui expliquer de nouveau. Je lui explique de nouveau. A la troisième fois, le photographe commence à douter de l'intelligence du maître ou de mes connaissances du japonais. A ce moment, voyant que le photographe commençait à douter, le maître de fleurs dit :

- *"Ce que je vais faire est la chose suivante : je vais aller dans l'autre pièce, la chambre à coucher, et je vais fabriquer le bouquet. Ensuite j'apporte le bouquet dans le salon et je le défais. Vous me prenez en train de défais le bouquet et vous passez les images dans votre revue dans l'autre sens"*.

En effet, on ne peut pas prendre la pose lorsqu'il s'agit de créer. Toute création est originelle, elle jaillit comme ça ! Par contre, la destruction du bouquet est, par excellence et par essence, analyse et décomposition. Elle peut marquer des temps

d'arrêt et des pauses. En effet, je l'ai vu fabriquer le bouquet et lorsqu'on est un maître, il n'y a rien à voir, c'est ça qui déconcerte un peu, et il n'a rien à dire non plus. Le maître se tait, les gens imitent ou n'imitent pas, mais il n'explique jamais. Et la première phase est toujours la phase d'arrêt, de silence et d'attente. Il y a ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas. Au fond, on apprend à tirer à l'arc ou à fabriquer un bouquet ou à danser en rond au moment où presque, à la limite, on n'en a pas besoin. A ce moment là c'est intégré et en allant plus loin encore on devrait pouvoir indifféremment tirer à l'arc ou effectuer la danse des derviches. On est arrivé à un état de libération et d'indifférence et on peut faire de la musique comme on peut faire un bouquet de fleurs.

Dans cette introduction j'ai essayé de montrer qu'il n'y a aucune recette et que vouloir trouver la santé par le tai-chi-chuan, vouloir trouver la concentration par le yoga, vouloir se nourrir par une cuisine macrobiotique, cela ne suffit pas. En réalité, ce sont des moyens pour arriver à une voie autre, de silence, d'arrêt, d'intemporalité. En effet, bien se nourrir, bien tirer à l'arc, bien danser vient par surcroît et je suis en train de dire, en métaphore, ce que les japonais bouddhistes zen résumant en une phrase que j'ai citée la dernière fois : quand on montre la lune avec le doigt, c'est la lune qu'il faut regarder, alors que la plupart regardent le bout du doigt. Nous voyons adorer la méthode, nous voyons tous ces prétendus gurus se faire encenser, couvrir de fleurs, délivrer un message, faire des conférences, même dans des universités, et donner des formules toutes faites pour tout le monde, alors que les choses devraient se passer dans l'attente et dans la concentration. En réalité, l'absolu passe par l'individuel et c'est par cet individuels qu'il faut procéder et non pas en s'adressant à tout le monde et à n'importe qui, et certainement pas en écrivant des livres. Dès qu'un maître commence à faire rapporter ses paroles par écrit, il faut se méfier, c'est le début de la fin et c'est encore une faiblesse occidentale que de demander : où est sa bibliographie ? En général, les propos sont rapportés par des disciples, ce qui est encore pire. Mais l'enseignement initiatique est une technique des yeux dans les yeux, du silence, et surtout une relation de seul à seul. C'est très important. Pour ceux qui sont déjà prêts, peu importe que l'enseignement soit dans un livre ou sur une scène de théâtre, ce sont des supports de méditation. Mais comme introduction, rien ne peut remplacer le tête-à-tête silencieux. L'image de l'enseignement initiatique la plus belle que je connaisse c'est le dernier message du Bouddha : le Bouddha était assis, il avait ses disciples autour de lui et tout le monde savait qu'il allait mourir - c'était probablement leur dernière rencontre - et il a souri, et Ananda, un de ses disciples, a souri aussi. C'est tout. Il savait qu'Ananda allait lui succéder, il pouvait mourir. Voici donc ce qu'est l'enseignement authentique.

La déception cinglante que Krishnamurti a causé à Annie Besant illustre bien la première partie de notre entretien. Vous savez que la théosophe Annie Besant avait vu un grand maître en Krishnamurti alors qu'il était encore enfant. Pendant dix huit ou vingt ans, il s'est préparé à son rôle et le jour où, en 1929 en Hollande, il devait être intronisé comme le grand maître, le grand gourou de son époque, il a dit la chose suivante, en substance :

« Dès le moment où vous suivez quelqu'un, qui que ce soit, vous cessez de suivre la vérité ».

Et il a ajouté :

"Vous êtes habitués à une atmosphère d'autorité et de divinisation. Vous espérez que les autres ont des pouvoirs extraordinaires et qu'un maître peut vous transporter dans la liberté éternelle. Vous voulez des dieux qui soient vôtres, de nouvelles religions, de nouvelles formes, en vérité vous adorez le nouveau et vous n'avez en tête crue la science au lieu de la Connaissance. Toutes ces formes sont sans valeur, toutes sont des béquilles, des barrières et des limitations. Depuis dix huit ans on a préparé ma venue, eh bien je viens vous dire, il faut dépasser l'organisation, et la vérité est une lande sauvage".

Alors Krishnamurti a beaucoup déçu ceux qui voulaient faire de lui le grand maître de son époque. Les événements par la suite se sont retournés, il y a eu toute une série d'écrits sur lui, on l'a adoré, il a eu des disciples, il s'est englué dans un rôle de Guru et il ne s'en est pas sorti. Mais ce qu'il a dit en Hollande était décisif et était une vérité traditionnelle.

Je ne veux pas opposer Orient et Occident mais je crois que la frontière entre les deux devient de nos jours encore plus artificielle qu'elle ne l'était il y a trente ou cinquante ans. Il y a une cinquantaine d'années, en réponse à une enquête que menait un journal de l'époque, André Siegfried disait qu'il y a deux lobes dans le cerveau de tout être humain, l'un s'appelle Henri Ford et l'autre s'appelle Mahatma Gandhi, et que nous sommes tous faits de la conversation entre ces deux lobes de notre cerveau. Ensuite, il y a une vingtaine d'années, les choses sont devenues plus dures, ce n'était plus Ford et Gandhi qui étaient dans notre cerveau, c'étaient "le yogi et le commissaire" de Koestler. Et maintenant, comme le disait René Guénon, je crois qu'il est faux de parler de sagesse et d'initiation orientales, car en vérité il y a une longue tradition occidentale que je voudrais vous rappeler.

Lorsque des gens viennent me trouver, - et ça m'arrive très souvent dans mes cours - et qu'ils demandent à s'initier au soufisme musulman, je leur demande toujours en préliminaire : "Avez-vous lu Dante ? Avez-vous lu Maître Eckhart ? Avez-vous lu saint Jean de la Croix ? Avez-vous lu Thérèse d'Avila ?" C'est un seuil indispensable pour pouvoir passer outre, c'est une eau qui court dans leur propre jardin et qu'ils doivent redécouvrir. Et si jamais cela ne leur suffit pas, alors ils peuvent s'ouvrir à d'autres traditions, mais d'abord je les renvoie à leur propre arbre généalogique. Mon but n'est pas de faire des convertis mais de renvoyer d'abord à la seule instance où on puisse renvoyer, c'est-à-dire à soi-même. Je n'ai pas de recettes toutes faites.

Or, il y a un courant traditionaliste qui traverse l'histoire de la pensée occidentale. Sans remonter jusqu'aux temps de Pythagore, de Platon, de Plotin ou du Christ, nous avons toute cette école néoplatonicienne de Florence, avec Marsilio Ficino, et également les oeuvres de Pic de la Mirandole qui était un grand connaisseur de l'arabe et de l'hébreu, très proche de l'alchimie pratiquée par les arabes. De même Christophe Colomb n'était pas du tout le novateur ou le moderniste que l'on s' imagine, c'était un juif traditionaliste plongé dans le kabbalisme et les manuscrits arabes et juifs. Il connaissait à fond l'hébreu. Il s'agissait pour lui de retrouver l'Inde. Sa démonstration était une démonstration métaphysique ; il pensait qu'on pouvait la rejoindre en cinglant vers l'ouest et il a d'ailleurs cru jusqu'à sa mort qu'il l'avait trouvée. C'est devenu l'acte le plus matériel du monde, mais au départ (on a les

mémoires de Colomb), les problèmes qu'il se posait étaient totalement différents, c'étaient des problèmes d'homme un peu en retard sur son époque, des problèmes d'homme médiéval, et c'est pourtant lui qui nous a introduits dans les âges modernes.

C'est introduire un dualisme abusif que de placer la raison d'un côté et le sentiment de l'autre, en réalité, ils se réunissent en une unité. Ainsi, même au temps du siècle des lumières, il y a eu à côté du courant rationaliste un intense courant hermétiste, alchimiste, maçonnique, qui a continué de se développer. Et nous trouvons ce courant jusqu'au XIX^e siècle avec Fabre d'Olivet et dans le roman avec Balzac. Tous les romans initiatiques de Balzac - il y en a quatre ou cinq - décrivent cet univers que l'on trouve aussi chez Rimbaud, Lautréamont et jusque chez André Breton et certains écrivains contemporains. Donc, ce courant est ininterrompu, et Goethe, qui passe pour l'incarnation même des lumières nous a laissé des écrits extrêmement troublants. Ainsi son roman sur l'ouroboros, le serpent qui se mord la queue, est rempli de mythes et de symboles. Et vous savez qu'il était un maçon aussi fervent que Mozart et que son oeuvre est largement préromantique.

Maintenant, venons-en aux romantiques. Le mouvement romantique, surtout tel qu'il a commencé en Allemagne avec Hölderlin et Novalis et en Angleterre, a tout de suite été fasciné par l'Orient et par un Orient qui est un peu le mien, l'Orient musulman. En Angleterre vous avez Beckford, avec Vathek, l'une des oeuvres littéraires les plus belles de la littérature européenne, qui est des "Mille et une nuits" imaginées. Vous avez également Byron et tout son romantisme du giaour, de la Grèce, de l'Empire ottoman.

Ainsi l'occultisme, la maçonnerie, la kabbale ont continué jusqu'à nos jours et représentent à travers le romantisme et jusqu'au surréalisme l'un des courants majeurs de la pensée occidentale. C'est pourquoi il est faux d'opposer un Orient voué à la gnose à un Occident voué au profit.

Je parlais de littérature. Il y a l'exemple de Milosz qui a écrit : "*Ce que nous pressentons, il ne faut pas le dire*". Et il ajoute. "*Ce que nous cherchons c'est le jour qui n'a pas de nuit, ou bien la nuit qui n'a pas de jour, c'est tout comme*". C'est une pensée qui me vient tout naturellement au moment du ramadan qui a commencé il y a quelques jours, et où tout est fondé sur un sentiment très vif du rythme produit par l'alternance du jour et de la nuit. A tel point que j'ai envoyé, pour l'entrée dans le ramadan, un message à un pays musulman disant que fixer Dieu dans un calendrier et prévoir que le ramadan commence à telle date, à telle heure, c'est déjà un blasphème parce que c'est vouloir avoir prise sur la volonté souveraine d'Allah. Il peut décider que la fin du monde est pour tout de suite, qu'elle sera dans une minute et c'est un signe de manque de foi que de croire le contraire. Et il peut également transformer le jour en nuit perpétuelle et la nuit en journée perpétuelle. Il peut télescoper le temps ou au contraire le distendre. Subhan'Allah Allahu akbar. Il peut tout cela. Il n'y a qu'une chose qu'il ne peut pas faire, - je vais employer un mot vulgaire - Il est "*coincé*" parce que selon notre tradition il y a un pacte entre Lui et l'homme, conclu entre Adam et le Créateur. Au moment où Adam a été créé, Il a dit : "*Est ce que je ne suis pas votre Seigneur ?*" A quoi Adam a répondu "Naham" -oui- c'est ce qu'on appelle, en islam, le Message ou Pacte Primordial. On pense toujours que c'est l'homme qui est engagé par ce pacte. L'engagement de l'homme c'est de

restituer cet état de sacré dans tout ce qu'il fait. Mais inversement, Dieu est tenu lui aussi par ce message, il est tenu de prononcer le Jugement Dernier. Donc c'est le message que j'avais transmis pour le ramadan.

La tradition métaphysique à travers la pensée occidentale n'est pas moindre que dans la pensée orientale parce que s'il y a démission des deux côtés, il y a aussi des survivances des deux côtés.

Nous devons constater malheureusement que les institutions traditionnelles en Occident voient leur contenu filer et disparaître. C'est pour cela que des êtres à la recherche d'une réponse à leurs questions métaphysiques, leur insertion dans le monde, ne la trouvent plus ni dans les idéologies ni dans les religions chrétiennes et je peux dire aussi ni dans l'islam. Les idéologies ont fait faillite et certains des jeunes les plus ardents savent qu'il n'est pas possible de croire dans une société limitée au bien-être, à la production, à la consommation. Or, c'est ce qu'on leur offre à l'Est comme à l'Ouest.

Un jour, j'étais chez les Dominicains à la Sainte Baume et je leur ai dit : « *Il n'y a qu'une seule chose qui m'attriste après ces quelques jours passés chez vous, c'est que je n'ai pas vu un seul prêtre, je n'ai vu que des professeurs de sociologie et vous lisez plus souvent les cours de sociologie et Lévi-Strauss que la Bible.* » De même, on ne rencontre plus la présence familière du curé dans le métro en train de lire sa Bible en remuant ses lèvres. La religion catholique est devenue de plus en plus une affaire psychologique, morale et sociologique. Au lieu d'églises, on pourrait avoir des centres culturels et sociaux d'animation, ce serait à peu près la même chose. Je dis cela d'autant plus librement que cette dégradation je l'observe dans l'islam aussi et je vous assure que je ne manque pas de le dire quand j'en ai l'occasion. Donc les jeunes voient les institutions traditionnelles s'effiloche. Ce que je viens de dire de l'Église est vrai aussi des substituts maçonniques ou corporatifs qu'on a voulu trouver et ceci est encore plus vrai des idéologies. Quand je commençais à enseigner, beaucoup d'étudiants étaient marxistes, maintenant j'en vois très peu. Très peu aussi disent de manière convaincue : "*Je suis démocrate et libéral*". Je dirais qu'ils sont tous paumés, ils sont tous en recherche et c'est là qu'est le danger, le risque de déviation : c'est la pseudo-spiritualité. Ce sont des gens qui sont tout prêts à succomber, ce sont les meilleurs peut-être, les plus sincères en tout cas et ceux qui cherchent le plus. Et je répéterai sans fin cette phrase traditionnelle qui fait que probablement et malgré tout je reste musulman : "*La dernière embuscade de Satan, c'est la bonne conscience du juste*". Nous avons trop facilement bonne conscience et nous nous sentons trop facilement des justes. Or, l'expérience initiatique nous apprend qu'il n'est pas de recours sauf dans notre silence intérieur.

En Occident, c'est une véritable "maladie" de croire que l'action est préférable à la contemplation et qu'il faut faire quelque chose, n'importe quoi, mais qu'il faut absolument faire quelque chose. Mais les choses ne peuvent commencer que lorsque l'adepte, loin de transposer ses problèmes sur un autre d'une manière charismatique, est prêt à faire cette plongée à l'intérieur, et le rôle du maître est uniquement un rôle d'éveilleur, d'initiateur. Rien n'est définitif et l'expérience n'est pas transmissible, elle est ineffable, elle est faite par chacun. Je ne dis donc pas qu'un maître n'est pas nécessaire, je ne dis pas même qu'un livre n'est pas utile, mais il y a un moment où il faut sentir le goût des choses sur sa langue et dans son arrière-

gorge et c'est le moment où plus aucun secours n'existe. Ce qui est possible, c'est d'amener les gens jusqu'au seuil. Mais après, c'est leur affaire de se sauver ou de se perdre, et il y a un travail. Ce qui est très grave c'est de croire être arrivé et vous connaissez tous cet orgueil du rayonnement spirituel et de l'amour universel, qui est exécrable. Dès que vous voyez cet orgueil, vous pouvez dire que ce n'est pas juste, que ce n'est pas vrai. Ce rayonnement ne doit pas se voir et là encore je parle du maître de thé japonais. Des élèves m'avaient servi le thé, c'étaient des jeunes filles, elles avaient des gestes d'une telle beauté, d'une telle qualité que j'ai dit au maître, d'une manière un peu lyrique, qu'il y avait dans leur immobilité encore de la marche en avant, et que dans la marche en avant elles étaient comme sur des rails, et j'en ai fait tout un couplet. Le maître était désespéré et il m'a dit : "*Vous dites que c'est remarquable, mais si c'est remarquable c'est que c'est raté. Ca ne doit pas être remarqué*". Et ensuite j'ai regardé le maître. Le propre du maître était qu'il faisait n'importe quoi. Il ne suivait aucune règle, il versait de l'eau, il en renversait par terre, il était entièrement affranchi, ce n'était pas beau, il était libéré de l'esthétique mais ce n'importe quoi était exemplaire. C'était un n'importe quoi beaucoup plus assimilé et intégré que l'imitation du "la naturel » ou du mètre de platine iridié du Pavillon de sèvres. Il était lui-même le mètre de platine iridié et il était le diapason. Il pouvait donc s'affranchir de toutes les règles apprises, de toutes les techniques transmises. Chacun de ses gestes était originel et chacun de ses gestes était totalement créatif, en dehors de toute esthétique, c'est cela que je voulais souligner. Et cette attitude du maître du thé, vous l'avez chez le cheik soufi, vous l'avez en Inde chez le gourou, mais dès qu'un maître se met à argumenter, à expliquer et encore pire, à faire une conférence ou écrire un livre, il faut se méfier.

Je me suis souvent interrogé sur cette place privilégiée du maître en Occident. D'abord ça m'a beaucoup étonné, puis j'y ai réfléchi. J'ai l'impression que consciemment ou inconsciemment il s'agit d'un substitut de l'Incarnation, on essaie de transposer le pouvoir charismatique sur un être humain. Or l'effort personnel est très important, autrement on tombe dans une religion tiède et on n'arrive pas à la grande libération.

Vous savez que dans le bouddhisme, pour arriver à la grande libération si on est un "ange" ou un Bodhisattva², il faut faire marche arrière et passer par l'état humain. L'état humain est considéré comme un état qu'il faut avoir exploré et avoir traversé, et si on n'est pas passé par cet état, on y est renvoyé, il faut l'avoir expérimenté dans une de ses vies au moins.

Et pour terminer, ce qui me paraît essentiel, c'est de trouver le dénominateur commun à toutes les traditions et de ressouder la vieille épée gaëlique. Vous savez qu'à la fin des Niebelungen, il y a une épée qui est brandie du fond d'un lac. Or, pendant les temps historiques, l'épée était brisée et cette brisure illustre celle qu'il y a dans l'intégrité de notre être : d'un côté la raison, de l'autre côté l'imagination et le sentiment. Il s'agit de ressouder l'épée et de la brandir. Pour essayer de la ressouder sans que le collage n'apparaisse, il faudrait que l'Orient n'exporte pas d'idéalisme, n'exporte pas de faux maîtres, ni même de vrais maîtres mais qu'il exporte des "techniques". Entendons-nous bien, quand je dis "techniques", je dis que la Connaissance n'est pas un objet d'idéalisme - et là Schilling se trompait - n'est pas l'objet d'une effusion, elle est rigueur, elle est volonté obstinée, et il y a une technique

² Classe de divinités supérieures qui ont refusé d'accéder à l'état de Bouddha pour aider les autres humains.

de l'âme qui s'apprend, qui s'exerce, qui se développe. La connaissance des civilisations orientales n'a aucun intérêt si elle n'est pas aussi transformation de l'être.

Or, vous avez beaucoup d'orientalistes qui sont exactement les mêmes quand ils meurent que lorsqu'ils étaient étudiants. Ils ont pu annoter les Védas, les éditer même, ils restent toujours des universitaires. La rencontre de l'Orient est beaucoup moins attrayante, parce que plus monotone, moins vivante que la rencontre de Shakespeare ou de Balzac ou de Mozart. L'Orient ne dit qu'une seule chose, il parle de l'unité mais cette unité est inépuisable et demande une technique rigoureuse.

Si l'Orient demandait à l'Occident autre chose que des ordinateurs ou des pétroliers achetés clés en main, il pourrait lui demander davantage de ses idées, de sa foi, de son mouvement. Il y a cette phrase que je trouve très belle : "*Dès le moment où vous n'avez plus de désir, c'est que vous êtes mort*". L'Occident peut apprendre à l'Orient ce désir, faustien ou prométhéen, qu'il importe d'aller au-delà, au-delà de soi-même, au-delà des connaissances, de telle sorte que, paradoxalement, ce que l'Orient pourrait apprendre de l'occident ce sont des leçons d'idéalisme. Et ce que l'Occident pourrait apprendre de l'Orient, ce sont des leçons de techniques de l'Etre. Cette distinction Orient-Occident est en train de disparaître.

De plus en plus nous avons en Orient des hommes qui vivent leur dix-neuvième siècle européen, qui essaient de faire des romans réalistes à la Zola, du nationalisme à la Garibaldi. Il ne faut pas en rire, il faut passer par là. Mais l'Orient de plus en plus a le culte du profit et de l'efficacité, et les leçons de métaphysique et de connaissance, on les trouve de plus en plus difficilement et de plus en plus rarement.

De même en occident, il s'agit de faire revivre en soi ce sens de la transformation de l'être, mais non en créant des écoles ou des sectes. Le salut ne vient d'aucune école, d'aucune secte, d'aucun orient, mais il est là, à l'intérieur de soi. J'évoque souvent cette rencontre de Ramakrishna et d'un garde-barrière. Le garde-barrière lui demande : "Où est cet être dont tu parles tellement ?" A ce moment Ramakrishna lui donne un revers de main sur la poitrine et dit : "Là !".